

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 162

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

NOTES & REMARQUES

DE

Charles-Auguste-Nicolas BERBIER
de Courfaivre

Sur la Révolution dans le Mont-Terrible

(1793-1796)

(Suite.)

Ce combat est d'autant plus remarquable que rarement de deux escadres également fortes, l'une a pris à l'autre un seul vaisseau de ligne : aussi Jean Bon St André, député de la Convention nationale qui se trouvait sur l'escadre française, fit la remarque dans son rapport, quelles circonstances favorisèrent les Anglais d'une manière étonnante.

• Le courage des Français dans cette bataille navale ne peut pas assez être admiré. Ce fut surtout l'équipage du vaisseau « Le Vengeur » qui s'est signalé par sa bravoure. Le modèle de ce vaisseau sera suspendu au Panthéon et les noms des braves guerriers seront inscrits sur les colonnes de ce temple. Mortellement blessés plusieurs soldats baignèrent en mourant la cocarde de la liberté, d'autres élevèrent leurs mains vers le ciel en bénissant la république ; le général Baire dit dans ses derniers moments : « Ma vie n'a aucun prix pour moi, pourvu que la République soit victorieuse ; je donnerais mille vies pour elle ». Un boulet de canon emporta au général Rosse la partie inférieure de son corps, lorsqu'on lui présentait un breuvage pour apaiser sa soif ardente ; il dit : « Laissez-moi mourir, je suis content, j'ai servi la République. Au milieu des plus grandes douleurs, on n'entendit pas

la moindre plainte. *Vive la République !* voilà le dernier mot de tous les mourants. Ce fut seulement après la bataille que la plupart des blessés furent pansés. On ne fit pas attention aux blessures dans la chaleur du combat. Un matelot auquel on voulait panser son bras écrasé dit : « Cela m'impatiente, je retourne à mon poste, puis je reviendrai me faire panser. » Quand les canoniers reçurent l'ordre de discontinuer pour quelques moments leurs décharges, ils mordirent leurs canons, ne pouvant pas autrement exhiler leurs rage. »

Le jour de l'Ascension, les commissaires et l'agent national ont prêché dans l'église de Delémont, la liberté et l'égalité, contre les doctrines des prêtres. Ils ont dit entre autres impiétés, que Dieu n'avait point été crucifié etc, etc.

Le 4 juin 1794 la municipalité a reçu de la Convention nationale un décret qui défend absolument d'observer le dimanche de la ci-devant-loi, et qu'il fallait faire la décade, c'est-à-dire chômer le 10^e jour.

Le catéchisme de la République s'exprimant sur les prêtres pose cette question. « Les prêtres sont-ils nécessaires ? »

Réponse. Non ! ils ne sont pas mêmes utiles. »

Le fameux Rengger de Porrentruy s'est sauvé le troisième jour de juin, mais le lendemain 4 juin, on l'a arrêté à Tavannes et on l'a conduit à Moutier-Grandval où il a été enfermé.

Le jour de la Pentecôte, la municipalité a reçu un décret portant qu'il ne fallait plus croire à toutes les choses que les prêtres avaient inventées ; que ce n'était que des imposteurs et des tyrans, et qu'il suffisait de croire à l'immortalité de l'âme. Tous les agents ont été obligés de publier le décret ce jour de la fête

de la Pentecôte aux églises : et de plus l'agent a lu, aussi à l'église, un ordre du district qui défend d'aller sur la Prévôté sous peine de la mort. On a aussi averti les femmes d'avoir à porter la cocarde sous peine de la prison.

Le couvent des sœurs ursulines de Delémont est maintenant une caserne pour y loger les volontaires français, et le couvent des capucins est transformé en hôpital ; la chapelle est tout démolie et remplie de lits.

Il en est de même pour les couvents de Porrentruy : celui des Annonciades est rempli de prisonniers. (*)

Le 14 juin il a tonné pendant un quart d'heure, après midi.

Le lendemain il a grêlé à Soulce et à Underveliers : tous les blés et les fruits sont perdus ; la veille, il a aussi grêlé à Delémont et dans toute la vallée de Laufen.

Dans les villes on ne voit plus aucune remontrance (représentation extérieure, exhibition) ni encore signe de religion. A Delémont il ne vont plus jamais à l'église que pour aller y chanter les chansons de la nation, telles que la *Carmagnole* etc. On n'y sonne plus ni l'angelus du matin et du soir ni même à midi.

A Delémont il faut que les enfants aillent à l'école pour y apprendre les *droits de l'homme*, comme on dit, et le catéchisme de la République qui demande si les prêtres sont nécessaires ? et répond : — il ne sont pas même utiles.

La municipalité de Courfaivre a reçu les ordres du district de Delémont que tous les garçons du village depuis l'âge de 16 ans jusqu'à 17 ans et demi devront se rendre le 15 juin

D'après le Journal de Guelat, il y avait 80 détenus aux Annonciades le 20 février ; le 27 mars, il y en avait déjà 130.

Feuilleton du Pays du Dimanche 61

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Non, non, il ne pouvait supporter plus longtemps que cette mère bien aimée demeurât rebelle aux lois du Seigneur. Il avait offert ses souffrances... Eh bien ! maintenant, s'il le fallait, il offrirait sa vie en holocauste ; mais sa mère, celle qu'il aimait le plus au monde, connaîtrait les douceurs et les beautés de la religion divine.

Dans le regard d'Yvan, brillait comme une lueur inspirée. Il avait joint les deux mains.

Oui, le fils voulait implorer pour sa mère.

il voulait se mêler non seulement à la foule des suppliants, mais encore à celle des reconnaissants. Il se promettait d'unir sa faible voix, mais que l'ardeur de la foi et de l'espérance ferait vibrer, aux champs pieux des pèlerins, à ces cantiques, qui, de la vallée s'élevaient vers les blancs sommets des montagnes, et des blancs sommets vers le ciel. Il voulait revoir la Vierge de la Grotte, et l'implorer avec encore plus d'ardeur qu'autrefois, puisqu'il l'implorait pour sa mère. Et sa mère ne méconnaîtrait plus la puissance de la miséricorde du ciel. Elle ne douterait plus des miracles opérés par la Vierge Marie. Et Notre Dame de Lourdes, comme une aimable vision, doucement lumineuse, éclairant un chemin, montrerait, à la grande artiste, la voie qui conduit au ciel ; et ce sentier où fleurissent la foi, l'espérance et la charité, elle le suivrait docile.

Les préparatifs du départ étaient achevés. La pauvre cantatrice, aux cordes vocales toujours brisées, avait consenti à suivre son fils

aux lointaines Pyrénées, puisque ce voyage lui faisait plaisir.

Ils avaient pris place dans un train tout semblable à celui qui, quelques années auparavant, les avait conduits à Lourdes. La gare était française ; on s'éloignait de la grande ville. L'express semblait voler sur la route de fer. Les épaules appuyées sur le drap gris du wagon, les yeux dirigés vers la glace relevée de la portière, la mère et le fils se tenaient, depuis un court moment, la main dans la main. C'était de la part d'Yvan, une manière affectueuse de dire à la malade :

— Courage, mère ; prenez espoir !

Puis, il se remit à égrener son chapelet de pèlerin.

Malgré la très légère amélioration survenue dans le pitoyable état de son larynx, Marie-Alice n'était certes pas guérie ; de plus, elle demeurait très impressionnée de la mort de Bôleslas de Ruloff ; elle s'en voulait, à ne pas se le pardonner, de ne pas avoir lu la dernière

au district afin qu'on en choisisse six pour notre district, pour être envoyés à Paris, et y être instruits dans l'école militaire. Il en est allé un de Courfvaire nommé Jean Monnerat, qui est parti le 18.

Ce jour-là, 18 juin, veille de la Fête-Dieu, était le jour de la décade : il a été défendu de travailler, mais au contraire, il a été ordonné de travailler le lendemain, malgré la Fête-Dieu, et même d'aller à la corvée sur les routes.

La municipalité a reçu un décret de la Convention qui ordonne aux pères et mères qui auront des enfants émigrés, d'habiller deux garçons pour chaque émigré. S'ils en ont deux, ils habilleront quatre volontaires et leur payeront quinze sous par jour, et ils avanceront le paiement au district, pour une année entière jusqu'à la fin de la guerre.

Ce même jour aussi (23 juin 1794) est arrivé un décret qui défend à tous les manœuvres du village d'aller travailler hors de leur commune, il leur est ordonné de moissonner chez les bourgeois qui les demanderont, et s'ils s'y refusent, ils seront mis en prison jusqu'à la fin de la guerre.

(A suivre).

Bilan géographique de l'année 1900 et du XIX^e siècle

(Suite.)

AMÉRIQUE

L'Amérique, ce « Nouveau Monde » que le génie de Christophe Colomb ajouta à l'« Ancien » en 1492, fut pendant tout le XVI^e siècle le théâtre des exploits des *conquistadores* espagnols, qui en déterminèrent assez exactement les contours, les chaînes de montagnes et les fleuves, depuis le détroit de Magellan, jusqu'à l'Orégon et la Floride.

Leurs découvertes furent complétées au Brésil et au Labrador par les Portugais, et dans les régions septentrionales par les Français, les Hollandais, les Anglais et les Danois ; de sorte qu'en l'an 1800 toute la carte de l'Amérique était tracée, sauf la côte septentrionale du Canada, où le continent semblait s'étendre indéfiniment vers le pôle ; les navigateurs s'arrêtaient dans la baie de Baffin.

Au commencement du siècle, de Humboldt, Lewis et Clarke, Mackenzie et autres complétèrent la reconnaissance de ces régions ; à partir de 1816, les Anglais reprirent activement leurs recherches d'un passage vers l'Asie par

le nord de l'Amérique. C'est ainsi que John Ross, Parry, Franklin, Mac-Clintock explorèrent les terres polaires, à travers lesquelles Mac-Clure parvint, en 1851, à trouver enfin le *passage Nord-Ouest*, que toutefois il ne put suivre en partie qu'en traîneau, les détroits constamment gelés restant impraticables à la navigation.

Plus tard, Smith, Kane, Kennedy, Narès (1873), Perry remontant jusqu'à 84° de latitude, constatèrent que le Groenland se détache du continent en une île la plus vaste du globe.

Et maintenant, voyons quelle était, au début du siècle, la situation politique de l'Amérique, que se partageaient, avec les Etats-Unis, l'Espagne, le Portugal, la France, l'Angleterre, la Hollande, le Danemark et la Suède.

1. — A partir des grandes enquêtes de Cortez et de Pizarre au XVI^e siècle, les Espagnols avaient colonisé toute la partie occidentale du continent, depuis la Californie jusqu'au cap Horn, outre les îles de la mer des Antilles et les rives du golfe du Mexique jusqu'à la Floride. Leur magnifique empire américain comprenait les *vice-royautés* du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, du Pérou et de la Plata, avec les capitaineries générales du Guatemala, de la Havane, du Chili, etc. ; soit un ensemble de territoires de 15.000.000 de kilomètres carrés, une fois et demie l'étendue de l'Europe. C'est l'époque où Charles Quint pouvait dire que « jamais le soleil ne se couchait sur son empire ».

Mais l'occupation de l'Espagne par les armées françaises, sous Napoléon I^{er}, fut fatale à cet empire colonial, dont se détachèrent successivement, à partir de 1810, le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, le Chili, etc., pour devenir républiques indépendantes, lesquelles sont actuellement au nombre de quinze. En 1826, il ne restait à l'Espagne que les précieuses îles du Cuba et Porto-Rico, qui lui furent violemment enlevées en 1898 par les Etats-Unis.

2. — Le *Brésil*, dévolu au Portugal par le décret du pape Alexandre VII, lui restait encore en 1807 lorsque la cour de Lisbonne, fuyant l'invasion de Junot, s'y réfugia ; mais, à son départ en 1821, la Brésil devint empire sous la dynastie de Bragance. En 1889, don Pedro II fut détrôné pour faire place à la république fédérative brésilienne.

3. — La *France*, qui avait perdu en 1763 le Canada et le bassin du Mississippi, possédait en 1800 une partie de l'ancienne Louisiane que Napoléon vendit en 1803 aux Etats-Unis pour 50 millions de francs, tandis que l'île Saint-Domingue, également française, se rendait indépendante. Dès lors, il ne reste à la France que plusieurs petites Antilles, les îles Saint-Pierre-Miquelon et une partie de la Guyane, soit un territoire de 100.000 kilomètres carrés, avec une population de 400.000 habitants. Le commerce est de 150 millions.

4. — L'*Angleterre*, qui, en 1783, perdit ses importantes colonies de la Nouvelle-Angleterre, devenue les Etats-Unis, possède l'ancien Canada français, étendu aujourd'hui jusqu'au Pacifique, Terre-Neuve, une partie des Antilles, une section de la Guyane et les îles Falkland ; soit un ensemble de territoires presque aussi vaste que l'Europe avec une population de 6.600.000 habitants et faisant un commerce de 2 milliards 1/2.

5. — La *Hollande* a conservé quelques îles Sous-le-Vent et une partie de la Guyane (120.000 habitants).

6. — Le *Danemark* a pour colonies l'Islande, la côte Sud-Est du Groenland et quelques petites Antilles (125.000 habitants).

En résumé, 40 millions de kilomètres carrés de territoires, soit un quart du continent avec 7 millions de sujets, c'est tout ce que l'Europe conserve de ses possessions en Amérique, qu'elle a colonisée entièrement et peuplée en moins de quatre siècles. Tout le reste s'est émancipé, y compris même le Canada, qui jouit depuis 1867 d'une autonomie complète sous l'égide de la Grande-Bretagne.

Ainsi, par un contraste remarquable, pendant qu'au XIX^e siècle l'Europe conquiert l'Afrique, l'Asie et l'Océanie, l'Amérique peuplée d'Européens s'est détachée presque entièrement de la mère-patrie. De toutes manières, c'est toujours la race blanche européenne, civilisée et vivifiée par le christianisme, qui marche à la conquête du monde entier.

Rapide a été pendant le XIX^e siècle la progression de la population du continent américain. En nous basant sur les calculs de Humboldt, on peut évaluer à 35 millions au plus le nombre de ses habitants en 1800, tandis qu'il en compte aujourd'hui 145 millions ! grâce toutefois à une immigration de 16 millions d'Européens. C'est donc une progression énorme du simple au quadruple.

Voyons comment se sont constituées les populations américaines actuelles. On peut y distinguer quatre éléments principaux ;

1^o Les *indigènes*, restés sauvages, tels que les Peaux-Rouges du Nord, élément qui se réduit de plus en plus.

2^o Les *sang-mêlés*, métis, mulâtres, zambos, etc., très nombreux dans le centre et le Sud ; ils résultent du mélange des indigènes avec les conquérants de race latine ; Espagnols, Portugais, Français, et aussi avec les noirs venus d'Afrique, comme esclaves. Les peuples catholiques seuls ont su s'assimiler et civiliser les indigènes.

3^o Les *blancs* purs, issus d'anciens colons ou d'immigrants d'Europe, lesquels, de race germanique et protestante, sont les plus nombreux dans les colonies anglaises et aux Etats-Unis. Cette pureté de race explique la prépondérance que ces Etats ont prise dans les progrès de l'industrie, des sciences, du commerce et de la politique.

4^o Les *noirs*, issus des anciens esclaves et qu'on retrouve surtout aux Etats-Unis, aux Antilles et dans les régions centrales, race légère et turbulente, pour laquelle l'émancipation n'a pas été tout prolit.

C'est avec ces éléments si divers de qualités et de défauts que se sont formées les républiques américaines, filles de l'Europe, et dont plusieurs se développent beaucoup plus vite que l'Europe même, étant données les conditions de liberté individuelle, d'étendue du sol disponible, de richesses naturelles de tout ordre qui ne demandaient qu'à être exploitées par des peuples jeunes et actifs.

1^o Tel est le cas particulièrement pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, qui, au nombre de 13 Etats primitifs, se sont agrandis, pendant ce siècle, de la Louisiane, vendue par la France (1803) ; de la Floride, cédée par l'Espagne (1819) ; du Texas, du Nouveau Mexique, de la Californie, etc., enlevée au Mexique (1846) ; de l'Alaska, acheté à la Russie (1867) ; des territoires du Farwest, colonisés progressivement, enfin des îles Cuba et Porto-Rico, conquises sur les Espagnols (1898).

La Confédération compte aujourd'hui 45 Etats et 5 territoires, avec une superficie de 9.500.000 kilomètres carrés (aussi vaste que l'Europe). Sa population, qui était de 5 millions d'âmes seulement en 1800, est passée, avec les agrandissements territoriaux, à 25 millions en 1850, à 50 millions en 1880, et atteint aujourd'hui 80.000.000 d'habitants.

(La suite prochainement.)